

La Robe de soie, poème /  
Paul Demeny

Demény, Paul (1844-1918). Auteur du texte. La Robe de soie, poème / Paul Demény. 1877.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).







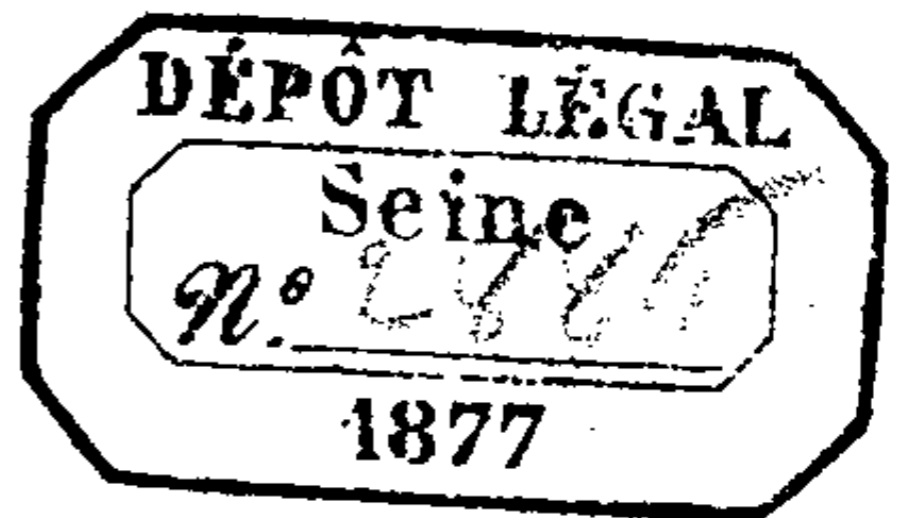
PAUL DEMENY

LA

# ROBE DE SOIE



POÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—  
MDCCLXXVII



Y

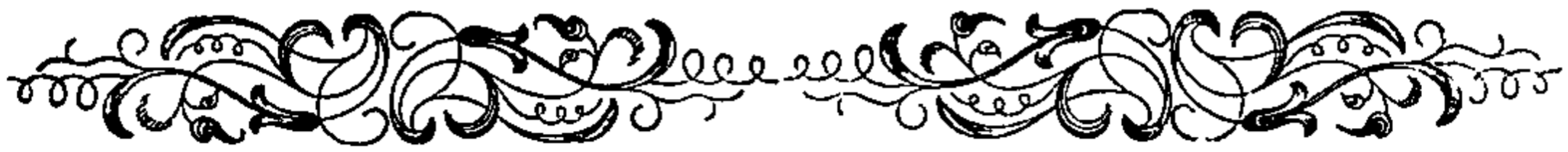
*Dit le 25 mars, au THÉÂTRE-ITALIEN*

PAR

M. DUPONT-VERNON

*de la Comédie-Française*

AU BÉNÉFICE DES OUVRIERS LYONNAIS



## LA ROBE DE SOIE



L'ouvrier, ce soir-là, rentra silencieux,  
Lui qui portait la joie et l'amour dans les yeux  
Et, le travail fini, baisait au front sa femme,  
Il s'assit dans un coin, ayant la mort dans l'âme.  
Sa compagne frémit et, lui prenant la main :  
L'atelier ferme donc ? Réponds-moi. Quand ? — Demain.  
Jamais on n'aurait cru la chute aussi prochaine.  
Quand sur les travailleurs la crise se déchaîne,  
Comme ils n'ont, derrière eux, d'appui que leur valeur,  
Cette apparition sinistre, le malheur,  
Les interdit et glace un moment leur courage.  
A quoi bon, après tout, se révolter ? La rage  
Tombe, quand les enfants maigris disent : J'ai faim !  
Et l'affreux désespoir reste seul à la fin.



Jacques, pourtant, n'avait pas une âme vulgaire ;  
Il s'était bien conduit dans la dernière guerre,  
Il était bien trempé pour lutter, ne sachant  
Ni trembler en poltron, ni parler en méchant.

Madeleine et François rentrèrent de l'école.  
Les marmots sont toujours pleins d'une gaîté folle ;  
Ils sont l'insouciance, et les pleurs devant eux  
Se sèchent : le chagrin s'enfuit d'un vol honteux.

On vécut quelque temps sur l'épargne secrète  
Que la mère enfermait pour les grands jours de fête  
Ensuite, l'on cassa la tirelire ; l'or,  
Que rendirent ses flancs violés, put encor  
Suffire une semaine au pain de la famille.  
Le père avait placé, pour sa petite fille,  
A la caisse du pauvre un bien mince trésor :  
Il le prit ; mais, soudain, il se sentit moins fort :  
J'ai volé, disait-il, la dot de Madeleine.  
Car sa fille, c'était son idéal, sa reine,  
Le clair miroir vivant de son premier amour !  
Il en avait été fou dès le premier jour,  
Il l'adorait ; l'enfant était fragile et pâle,  
Elle toussait souvent quand soufflait la rafale  
En décembre, et son œil avait des cercles bleus.  
Que de soins, nuit et jour, un enfant souffreteux  
Réclame ! Comme on doit le veiller ! qu'il sommeille  
Ou qu'il bourdonne, ainsi qu'en juillet une abeille.  
Plus il donne de mal et plus on le chérit,  
Et tout est oublié, du moment qu'il sourit,

L'hiver, sans être rude, était malsain, humide ;  
Il s'élevait du Rhône un lourd brouillard fétide  
Et la toux de l'enfant débile redoublait.  
On ne lui donnait plus tout ce qu'il lui fallait ;  
On épargnait le feu, le vin, la nourriture,  
— Ce qui faisait pâlir la frêle créature.

La troisième semaine, on songe, avec des pleurs,  
Au Mont-de-Piété, calvaire de douleurs  
Que gravit la misère honnête ou la débauche.  
Et Jacques, apprenti que le malheur embauche,  
Furtivement s'en va, lorsque tombe le soir,  
Au guichet dévorant livrer tout son avoir :  
Sa montre qui réglait sa vie et ses batailles,  
Et les pendants d'oreille, au temps des fiançailles,  
Donnés à sa compagne ; enfin, les vêtements  
Qu'il portait le dimanche et les seuls ornements  
Dont un ouvrier probe avec orgueil se pare.  
Tout y passe : la main de l'expert s'en empare,  
Jette au pauvre honteux un papier de couleur ;  
Lui, la casquette sur les yeux, comme un voleur  
S'enfuit, en son gousset cachant la maigre somme.  
Bientôt, le matelas où Jacques fait son somme,  
Les chemises, le linge et jusqu'aux draps de lit  
Tombèrent dans ce gouffre où tout s'ensevelit...

Rien !... Il ne possédait plus rien, dans sa demeure,  
Que la fierté : Plutôt que mendier, je meure !

## II

En cachette, la mère avait vendu l'anneau  
Nuptial, la couronne ornant l'humble panneau...  
Il restait dans un coin, (et personne n'y pense),  
Une pièce de soie entière, récompense  
Que Jacque avait reçue autrefois du patron :  
Pour l'habile ouvrier, c'était comme un blason.  
La teinte en était blanche et de fleurs nuancée :  
Quand Madeleine un jour deviendrait fiancée,  
Comme robe de noce on la lui donnerait.  
L'enfant avait sept ans ; elle n'épouserait  
Que dans dix ans peut-être, et la robe splendide  
Attendait, dans l'armoire où se faisait le vide.  
Le père furetait partout. Il mit la main  
Sur ce cher souvenir, d'un effort surhumain  
Le ravit, et, comme il courait ouvrir la porte,  
Sa femme l'arrêta, criant : Ciel ! il emporte  
La robe de sa fille ! Oh ! non, pas aujourd'hui,  
Attends !

Sombre, il resta cloué dans son réduit.  
Madeleine, de plus en plus faible, étendue  
Sur son lit, à ces mots devint tout éperdue :  
Ma robe, oh ! je la veux, dit-elle en souriant,  
Celle qu'on me mettra, mère, en me mariant ;

Ma belle robe blanche, elle m'appartient, père,  
Pourquoi la prenais-tu ?

L'image du repaire  
D'où la veille il sortait, saisit l'infortuné :  
Comme il aurait voulu ne jamais être né !

L'enfant était en proie à la fièvre, au délire,  
Et, dans ses yeux de feu, l'on pouvait déjà lire  
Que la fin approchait : sur son corps, la sueur  
Ruisselait. D'une vive et suprême lueur  
Le regard brille, quand la dernière heure tinte.  
Le soir, on reposa ; par la fatigue atteinte,  
La malade parut calmée et s'assoupit.

Mais, à minuit, un cri terrifiant rompit  
Le silence ; chacun se réveille et regarde :  
Madeleine, debout, frissonnante, hagarde,  
Avait saisi la robe et, d'un air triomphant,  
Radiieuse, y drapait son frêle corps d'enfant ;  
Puis elle retomba sans forces sur sa couche :  
Un étrange sourire illuminait sa bouche.  
Elle mourut ainsi.

Le matin, on put voir,  
Quand l'aube se leva, sans un rayon d'espoir,  
Sur la chambre où la Mort rencontrait la Misère,  
A genoux, le petit François près de sa mère :  
Jacques, l'œil sec, avait l'aspect d'un insensé ;  
N'ayant plus l'avenir, il songeait au passé,  
Au jour où Madeleine avait vu la lumière,  
Ne sachant, pauvre enfant, ce qu'était cette terre  
Où sans avoir son fruit se dessèche la fleur,

Où dans les cœurs blessés n'éclôt que la douleur ;  
 Où, parce que la mode avait banni la soie,  
 Lui, le vaillant, dont les labeurs étaient la joie,  
 Il se trouvait réduit à se passer de pain.  
 Poursuivant, malgré tout, son beau rêve sans fin,  
 Il crut voir le matin béni du mariage :  
 Madeleine était femme enfin, elle avait l'âge  
 De parer sa beauté du chaste vêtement,  
 Et de donner son cœur intact à son amant.  
 François, sans rien comprendre à ce lugubre drame,  
 Regardait fixement l'éblouissante trame  
 Où le mignon cadavre, encadré de blancheur,  
 Resplendissait : Elle est belle, petite sœur,  
 Elle a sa robe blanche ; oh ! comme elle est contente !  
 Vois donc, mère !

Et la mère, en une vaine attente  
 S'épuisait. Avec son deuil chacun était seul,  
 Car la robe de soie était un froid linceul.

Ayons tous pitié d'eux, car ils sont trente mille !  
 Que le drapeau français qui flotte en chaque ville  
 Soit un drapeau de soie, étincelant et pur,  
 Où notre honneur aura toujours un abri sûr.  
 Femmes, quittez la laine et reprenez la soie ;  
 Il s'agit de sauver un peuple qui se noie,  
 Et d'arracher, aux flots hurlants qui l'ont surpris,  
 Lyon, qui revivra, — car nous sommes Paris !

